

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**171. Val-Richer, Vendredi 26 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

171. Val-Richer, Vendredi 26 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Politique \(France\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-10-26

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitQuoique vous me disiez que votre fils n'a pas encore quitté son lit, je me tiens pour assuré que son indisposition n'est rien.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 479, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/350-354

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°171 Vendredi 26 oct. 7 heures

Quoique vous me disiez que votre fils n'a pas encore quitté son lit je me tiens pour assuré que son indisposition n'est rien. Ne le laissez pas repartir pour Naples sans qu'il soit tout à fait remis. Je ne suppose pas que vous ayez à Naples des affaires qui exigent instamment sa présence. Quand je serai près de vous, je vous désirerai toujours les personnes que vous aimez et qui vous sont bonnes, mais de loin, ce désir va jusqu'à l'inquiétude, et j'ai de la reconnaissance pour votre fils, comme s'il sentait pour moi. Il me paraît qu'on est fort préoccupé de la crainte que nous ne fassions de l'opposition. Cela me revient de tous les côtés et le langage du Journal des Débats me confirme ce qui me revient. Non seulement, on ne veut pas que nous parlions contre l'opposition, mais on nous prédit toutes sorte de malheurs, si nous restons muets. On veut que nous parlions... pour le Ministère apparemment. On voudrait bien avoir des bravi d'éloquence comme au moyen âge on en avait d'épée. En attendant, on chante les hymnes en l'honneur de M. Molé. Mais l'hiver arrive ; et quand il est là, il ne sert pas à grand chose d'avoir chanté, tout l'été. Vous avez bien raison de vous étonner des illusions de M. de Flahaut. Quand il était auprès du Duc d'Orléans, il ferait un peu ses affaires lui-même, et il y avait quelque raison de le ménager. Mais aujourd'hui, qu'a-t-on à espérer ou à craindre de lui ? Et quant au salon de Mad. de Flahaut, on n'est pas assez sûr qu'il fût bon pour désirer réellement qu'il soit ouvert. On ne fera rien pour eux ; et ils font bien de ne pas revenir. Il y a dans les cours, (puisque cour y a) un genre d'hypocrisie qui m'a toujours été insupportable ; c'est la prétention, quand l'occasion s'en présente, à être traité comme s'il y avait de l'affection, quoiqu'on n'y croie point et qu'on n'en ressente point soi-même. On parle d'ingratitude, de froideur, de sécheresse. Les Rois n'aiment qu'eux-mêmes et leur famille. C'est une de leurs grandes infériorités. Mais, pour peu qu'on ait vécu auprès d'eux, cela est si clair ! Savez-vous qu'elle est la situation admirable, qui fait d'un homme tout ce qu'il peut être ? C'est celle d'un Roi légitime qui a été obligé de reconquérir son royaume qui s'assied sur le trône par son droit, et y est monté par son fait, qui est né pour la vie royale et à mené la vie humaine. Gustave Wasa et Henri 4. Ceux-là ont aimé et ont été aimés.

Le Duc de Broglie m'écrit que sa santé est bonne et qu'il va tous les jours, à midi, faire le tour des grandes allées désertes du Champ de Mars. Il a l'air de m'attendre, impatientement. On me dit d'ailleurs de sa fille : " Mad. d'Haussonville s'apaise un peu. Mais ce pauvre jeune esprit reste sans mouvement, et le moindre effort pour le ranimer lui cause une impression douloureuse. Elle ne sait que trop tout ce qu'elle a perdu. " Je suis bien aise qu'elle le sache, et Je désire pour elle qu'elle le sache toujours. Avec une longue vie devant soi, il n'y a rien de plus salubre qu'un souvenir respecté et chéri. La voix des morts n'offense jamais et on accepte d'eux des vérités qu'on ne supporterait pas d'une bouche vivante. Sans savoir ce qu'ils sont, on les croit, on les sait parfaitement désintéressés et sincères.

10 heures

Seulement adieu. Je reçois trois ou quatre lettres auxquelles il faut que je réponde sur le champ. Adieu. Il n'y a plus qu'une semaine entière entre nous. C'est encore bien long. Mais enfin, ce n'est plus que cela. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 171. Val-Richer, Vendredi 26 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-26.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 23/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1604>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 26 octobre 1838

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

51

Quoique vous me disiez que votre fils
n'a pas encore quitté son lit, je me tiens pour assuré que
son indisposition n'est rien. Ne le laissez pas repartir pour
Naples, sans qu'il soit tout à fait remis. Je ne suppose pas
que vous ayez à Naples des affaires qui exigent instantanément
sa présence. Quand je serai près de vous, je vous désirerai
toujours les personnes que vous aimez et qui vous sont
bonnes, mais de loin, ce desir va jusqu'à l'inquiétude, et j'ai
de la reconnaissance pour votre fils comme s'il s'agissait pour
moi.

Il me paraît qu'on se force préoccupé de la crainte
que nous ne fassions de l'opposition. Cela me revient de
tous les côtés, et le langage du Journal des Débats me
confirme ce qui me revient. Non seulement, on ne veut
pas que nous parlions contre l'opposition; mais on nous
prédit toutes sortes de malheurs si nous restons muets. On
veut que nous parlions pour le Ministère apparemment.
On voudrait bien avoir des bravi d'éloquence, comme au
moyen âge on en avoit d'épée. En attendant, on chante
des hymnes ou l'honneur de M. Malé. Mais l'hiver arrive;
et quand il est là, il ne sert pas à grand'chose d'avoir
chanté - tout tété.

Vous avez bien raison de vous étonner des illusions de M.^r de Flahaut. Quand il étoit auprès du duc d'Orléans, il faisoit un peu les affaires lui-même, et il y avoit quelque raison de le ménager. Mais aujourd'hui, qu'a-t-on à espérer ou à craindre de lui? Et quant au salon de M.^r de Flahaut, on n'est pas assez sûr qu'il fût bon pour des réelles qu'il soit ouvert. On ne fera rien pour eux, et ils font bien de ne pas revenir.

Il y a dans la Cour (puisqu'il y a) un genre d'hypocrisie qui m'a toujours été insupportable; c'est la prétention, quand l'occasion s'en présente, à être traité comme s'il y avoit de l'affection, quoiqu'on n'y croie point et qu'on n'en ressente point soi-même. On parle d'ingratitude, de froideur, de déshonneur. Les Rois n'aiment qu'eux-mêmes, et leur famille. C'est une de leurs grandes infirmités. Mais, pour peu qu'on ait vécu auprès d'eux, cela est si clair!

Savez-vous quelle est la situation admirable, qui fait d'un homme tout ce qu'il peut être? C'est celle d'un Roi légitime qui a été obligé de reconquérir son royaume, qui s'assied sur le trône par son droit et y est monté par son fait, qui est né pour la vie royale et a mené la vie humaine. Gustave Wasa et Henri II. Les-uns ont aimé et ont été aimés.

Le duc de Broglie m'écrit que sa santé est bonne et qu'il va tous les jours, à midi, faire le tour des grandes allées

d'écouter
On me
un peu
maindre
douloure
suis bien
sach-
de plus
morts
Supporte
on les r

Seu
il faut
qu'une
Mais

directeur du Champ de Mars. Il a l'air de m'attendre impatiemment.
On me dit d'ailleurs de la fille: « Mad^e d'Haussonville l'a prise
un peu. Mais ce pauvre jeune esprit reste sans mouvement, et le
moindre effort pour se raisonner lui cause une impression
douloureuse. Elle ne sait que trop toute la quelle a perdu, et
lui bien aide quelle le sache, et je desine pour elle quelle le
sache toujours. Avec une longue vie devant soi, il n'y a rien
de plus salutaire qu'un souvenir répété et chéri. La vie de
mort n'offense jamais, et on accepte d'eux des vérités qu'on ne
supporterait pas d'une bouche vivante. Sans savoir ce qu'ils sont,
on les croit, on les sait parfaitement desintéressés et sincères.

10 heures.

Soudainement adieu. Je reçois trois ou quatre lettres auxquelles
il faut que je réponde sur le champ. Adieu. Il n'y a plus
qu'une semaine entière entre nous. C'est encore bien long.
Mais enfin ce n'est plus que cela. Adieu. Adieu.